

Les Toscans et leurs familles. Une étude du catasto florentin de 1427 [David Herlihy, Christiane Klapisch-Zuber]

Autor(en): **Bergier, J.-F.**

Objektyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera**

Band (Jahr): **30 (1980)**

Heft 3/4

PDF erstellt am: **19.04.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

kenntnis wir weniger der Literatur als den Inschriften und der Archäologie verdanken. «Würde man ausschliesslich Autoren wie Martial, Juvenal und Petron Glauben schenken ..., so hätten in Rom nur Kuppler, Erbschleicher, Zechbrüder und Schmarotzer ... ihr Auskommen gefunden.» Im Gegensatz dazu stehen die grossen Massenveranstaltungen in der römischen Welt, die Spiele und Mannschaftskämpfe, die mit ihrem ungeheuren finanziellen Aufwand moderne Vergleiche herausfordern. Bei der Besprechung der Geschichtsschreibung betont der Autor die politische Funktion dieser literarischen Gattung von Beginn an. Bei der Kunst hebt er als spezifisch römische Schöpfung das Porträt heraus, das in der Kaiserikonographie Teil der Principatsideologie wird. Meisterhaft in Kürze und Prägnanz ist die Skizze über die Entwicklung der römischen Religion, die über die planmässig geförderte Vereinheitlichung des Kaiserkultes fast notwendigerweise zum Synkretismus des Christentums lief. Für die Spätzeit des Reiches hat der Verfasser die thematische Aufgliederung verlassen und alle Elemente der Spätantike – Kaisergeschichte, Verfassung, Verwaltung und Zivilisation – in ein 8. Kapitel «Das römische Reich der Spätantike» (SS. 172–237) zusammengefasst. Diese Schweise dürfte sich vor allem aus der Sicht von Mittelalter und Renaissance her rechtfertigen, aber niemand anders als gerade der Autor weiss, wie stark altrömische Züge in Verfassung und Recht besonders in der Spätzeit wieder aufgelebt sind. In diesem Abschnitt spricht der Verfasser auch zum ersten Mal von der «Kultur der Spätantike», während er den Kulturbegriff bisher durch Zivilisation ersetzt hatte. Der Grund ist deutlich: die Äusserungen des spätantiken Lebens sind nicht mehr allein römische Geschichte, sondern längst Amalgamat und Rezeption aus der gesamten Oikumene. Trotzdem ist die Erinnerung an die Leistung Roms und der Römer weder in der Spätantike noch in den folgenden Geschichtsepochen je verloren gegangen, welchem Gedanken das letzte Kapitel (IX. Die römische Tradition, SS. 238–242) gewidmet ist. 50 Seiten bibliographischer Hinweise zu den einzelnen Kapiteln und Unterabschnitten, ferner ein ausführliches Namen- und Sachregister schliessen den Band ab. Wenn er in der Reihe der Beck'schen Elementarbücher erschienen ist, bedeutet das nicht, dass er im «Elementar-Unterricht» verwendet werden kann. Dafür ist das Buch viel zu anspruchsvoll. Es ist aber ein ausgezeichnetes Lesebuch für den historisch Interessierten unserer Zeit und ein hervorragendes Repetitionsmittel für Studenten der Geschichte.

Bern

Gerold Walser

DAVID HERLIHY et CHRISTIANE KLAPISCH-ZUBER, *Les Toscans et leurs familles. Une étude du catasto florentin de 1427*. Paris, Presses de la Fondation nationale des Sciences Politiques et Editions de l'Ecole des hautes Etudes en Sciences Sociales, 1978. 728 p., cartes, graphiques.

La politique que menait Florence au début du XVe siècle lui coûtait extrêmement cher. Rouverte en 1423, la guerre contre Milan fit grimper les dépenses publiques vers des sommets inégalés et menaça d'épuiser bientôt les ressources habituelles de l'Etat, voire la substance financière des citoyens et sujets. Une réforme de la fiscalité s'imposa, qui rendit possible un accroissement du produit de l'impôt par une plus grande égalité de l'assiette fiscale. A cette fin, le gouvernement fit établir, entre 1427 et 1430 (le dénombrement traîna quelque peu en longueur) un *catasto*, soit un état exhaustif des personnes, des biens mobiliers et immobiliers de celles-ci et de leurs revenus. Ce recensement gigantesque pour l'époque, et qui atteste des capacités d'organisation de l'administration florentine, couvrit la ville même de Florence, son *contado*, c'est-à-dire son territoire rural propre, et les domaines assujettis, c'est-à-dire

les territoires de Pise, Arezzo, Cortone, Volterra, Pistoie, San Gimignano, Colle val d'Elsa, Castiglion Fiorentino et Montepulciano: soit à peu près toute la Toscane, moins les territoires encore libres de Sienne et de Lucques. Quelque 60 000 ménages (le catasto est dressé, selon la coutume, par feux), plus de 260 000 personnes, une fortune laïque de près de 15 millions de florins ...

A quelques pertes près, l'ensemble des déclarations des chefs de ménage, les relevés et récapitulations effectués dans les bureaux et quelques registres complémentaires ont survécu. Pour sortir de son sommeil cette masse documentaire, il fallait de l'audace. De l'audace, mais aussi un ordinateur, et toute une équipe de collaborateurs soutenus par le Centre de recherches historiques de l'Ecole des hautes études (naguère VI^e section), le CNRS français et quelques institutions américaines; le tout à l'initiative du professeur américain David Herlihy (que ses travaux sur Pistoie et Pise avaient mis sur la piste du *catasto*), sous sa direction et celle de Mme Klapisch. Ces deux historiens ont signé conjointement l'ouvrage dans lequel ils présentent le *catasto* (à travers une ferme évaluation de ses inévitables erreurs et omissions) et, surtout, livrent la somme des informations qu'ils ont su en tirer.

Constitué en quelques mois, parfois un peu plus selon les localités et leur résistance à l'enquête du fisc, le *catasto*, dans toute sa formidable richesse documentaire, n'offre qu'une sorte d'instantané de la société toscane, au terme des graves crises démographiques qui l'ont affectée comme toute l'Europe, donc à son étiage le plus bas. Par lui-même, il ne révèle aucune tendance, aucun mouvement dans le temps, ni de la population, ni de ses structures sociales ou de son activité économique. Les auteurs en ont fait une sorte de belvédère, du haut duquel ils considèrent toute l'histoire démographique de la Toscane des XIV^e et XV^e siècles. Ils ont fait recours à maintes autres sources disponibles, aux témoignages des contemporains dont la Florence humaniste n'est point avare, et aux travaux anciens ou récents des historiens de la région (la bibliographie est fort nourrie).

Une somme, donc. Pourtant, devant l'abondance des données, le souci des détails et des nuances, il fallait choisir. Suivant la pente de leurs curiosités, les auteurs n'ont accordé qu'une place restreinte aux dimensions économiques révélées par le *catasto*, qui sont présentées très globalement en une soixantaine de pages (plus un chapitre introductif sur la fiscalité florentine). Ils ont en revanche privilégié les problèmes du peuplement et de sa répartition; et surtout tout ce qui regarde l'existence des individus, de la petite enfance à la vieillesse et à la mort (un beau chapitre sur la mort à Florence s'appuie sur les Livres des morts, registres tenus non par l'Eglise, mais par les entrepreneurs de pompes funèbres ...); ou sur la vie familiale. Moins qu'une thèse, ou qu'une démonstration soutenue à travers tout l'ouvrage, ce dernier rassemble plutôt une série de monographies, d'aperçus sur le corps social, la vie intime, quotidienne, sur les comportements, les attitudes, qui changent selon la place des uns et des autres dans la hiérarchie sociale ou selon le cadre urbain ou rural – ce qui ne surprend pas – mais aussi selon la région. Sur l'âge – tardif – au mariage, sur la limitation des naissances dans les classes pauvres, sur le rôle du père, ou de la mère, sur l'éducation, sur le choix du métier, et cent autres questions, D. Herlihy et C. Klapisch informent, suggèrent, nuancent sans fin. Ils ne font pas preuve seulement de leur érudition, de leur sens critique aigu, d'une aisance manifeste dans le maniement d'un aussi gros dossier. La finesse de leurs analyses, une pointe d'humour, et la ligne même de leurs préférences les montrent sensibles, profondément, aux humbles gens qu'étaient la plupart de ces Toscans qu'ils évoquent. Cette humanité, dirai-je: cette tendresse qui les animent, font le charme discret de leur livre.

Bien sûr pourtant, leur entreprise connaît ses limites: dans le caractère exception-

nel du document, qui n'a nulle part d'équivalent; et dans celui de la société florentine elle-même, à la pointe du développement économique, administratif, culturel de l'Europe du XVe siècle. Cela exclut toutes comparaisons et limite à la seule Toscane la portée des révélations tirées du *catasto* florentin: que noblesse oblige, les auteurs le savent bien; mais le lecteur peut être porté à l'oublier, dans l'enthousiasme de ce qu'il apprend ... D'autre part, et si clair que reste à chaque page le discours, l'abondance des détails dissimule parfois les articulations essentielles. Nous prenons de la société toscane une connaissance à tel point intime, ménagère, individuelle, que nous en distinguons moins les traits d'ensemble. Ceux-ci sont-ils d'ailleurs discernables, faute – je viens de le dire – de référence extérieure mais comparable? Enfin, je crains qu'un lecteur à qui la Toscane serait peu familière ait quelque peine à se situer, géographiquement, au fil des pages et des allusions topographiques. Les nombreuses cartes statistiques sorties de l'ordinateur sont fascinantes, mais difficiles à lire: il manque une bonne carte toute simple où soient indiquées les limites administratives (qui jouent un rôle important) et les localités les plus souvent mentionnées (et pas seulement les grandes villes que tout le monde situe plus ou moins).

Quoi qu'il en soit: un document exceptionnel, le *catasto* de 1427; et *Les Toscans et leurs familles*, un livre considérable.

Zurich

J.-F. Bergier

Presse et histoire au XVIIIe siècle, l'année 1734, sous la direction de PIERRE RÉTAT et de JEAN SGARD. Paris, Editions du Centre National de la Recherche Scientifique, 1978. 328 p., graphiques (Centre régional de publication: Lyon).

Ce recueil est doublement collectif, puisque trois organismes de recherche se sont associés à sa réalisation (le Centre d'études du XVIIIe siècle de Lyon, le Centre d'étude des sensibilités de Grenoble et le Centre universitaire de Savoie de Chambéry) et puisque les douze études qui le composent portent, dans des «formations» diverses, les noms et signatures de Diva Barbaro Amato, Marie-Thérèse Bouquet, Henri Duranton, Robert Favre, Michel Gilot, Alain Juillard, Claude Labrosse, Michel Launay, Gérard Luciani, Marie-Françoise Luna, Anne Machet, Françoise Moureau, Jean Oudart, Louis Perrier, Pierre Rétat, Jean Sgard, Louis Trénard et Françoise Weil.

L'ouvrage repose sur un dépouillement exhaustif des périodiques de langue française parus en 1734: gazettes, mercures, journaux littéraires, etc. – soit 25 périodiques au total¹, qui forment un *corpus* d'environ 35 millions de signes typographiques. Cette masse est présentée au lecteur selon «deux grands axes: celui des permanences et celui des émergences, celui des structures et celui de la conjoncture». Cédant à une tentation qui devient courante, les auteurs se flattent en outre que les résultats de leur travail n'auront pas seulement «valeur de contribution à la connaissance d'une époque, mais de suggestions méthodiques et de propositions de recherche» (p. 8).

Disons-le d'emblée, le modèle ainsi proposé est peu convaincant. L'étude quantitative des périodiques de 1734, qui occupe plus de 60 pages du livre et regorge de tableaux et de graphiques, est sans doute conduite avec compétence, mais ses résultats paraissent singulièrement minces et aléatoires. Certes, il ressort à l'évidence du «palmarès» des ouvrages recensés en 1734 et de la place qu'occupent respectivement les divers genres littéraires dans les périodiques spécialisés que l'histoire est «la catégorie reine, massive, écrasante» cette année-là (p. 113). Mais s'agit-il d'un phé-

¹ Manquent à l'appel, on ne dit pas pourquoi, les quatre gazettes de Leyde, de La Haye, de Bruxelles et de Berne (p. 17).